

L'OPINION METROPOLITAINE ET LA GUERRE D'ALGERIE

V – Paris Match avril et septembre 1962

- 1 – quels sont les événements que Paris Match présente dans l'année 1962
- 2 – en quoi voit-on que l'opinion publique veut passer à autre chose ?

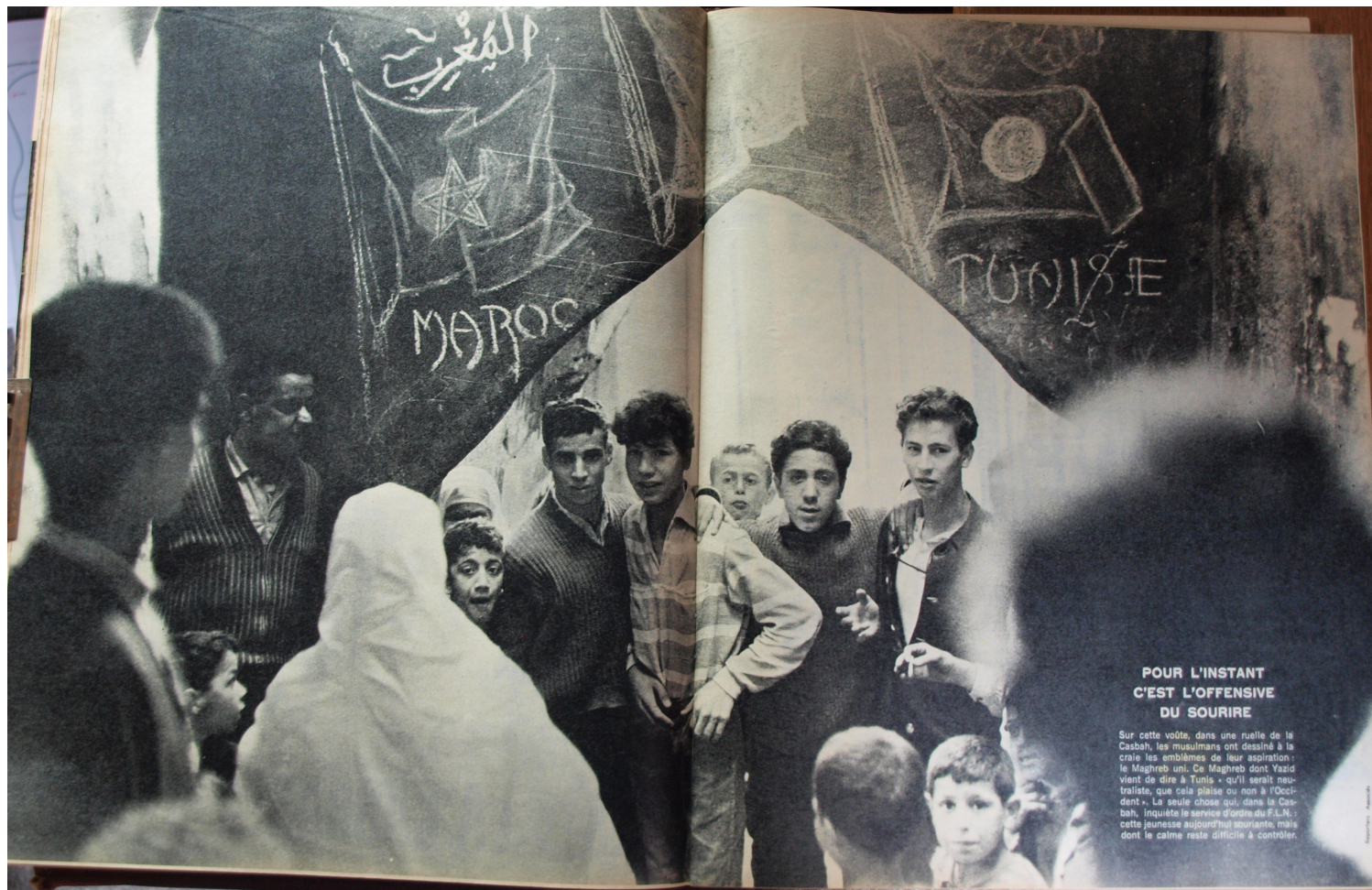


Pour la première fois depuis sept ans, un soldat peut se promener dans la Casbah, les mains dans les poches. Ici, depuis le cessez-le-feu, les odieux attentats ont cessé. Une seule inquiétude : comment vont se passer les prochains jours ? Quels remous vont provoquer les résultats du référendum ?

REPORTAGE
CHARLES D'ESTAINVILLE
RENE VITAL



MAINS DANS LES POCHESES DANS LA CASBAH



**POUR L'INSTANT
C'EST L'OFFENSIVE
DU SOURIRE**

Sur cette voûte, dans une ruelle de la Casbah, les musulmans ont dessiné à la craie les emblèmes de leur aspiration : le Maghreb uni. Ce Maghreb dont Yazid vient de dire à Tunis « qu'il serait neutriste, que cela plaise ou non à l'Occident ». La seule chose qui, dans la Casbah, inquiète le service d'ordre du F.L.N. : cette jeunesse aujourd'hui souriante, mais dont le calme reste difficile à contrôler.



JEAN MÉZERETTE

MALGRÉ LA MORT QU'IL RAPPELLE TOUJOURS EST-CE LA FIN DE L'O.A.S. ?

1 En Algérie, oui. A plus ou moins brève échéance.

L'O.A.S. n'a pas empêché le cessez-le-feu. Elle n'a pas stoppé l'installation du haut-commissaire ou de l'État-provisoire. Elle n'a pas pu délivrer Jouhad et elle n'a pas abattu dès le lendemain l'homme responsable de son arrestation. En Algérie, aucun de ses objectifs n'a été atteint. En métropole, ses réseaux se désintègrent à Paris, mais aussi en Vendée, en Bretagne, dans le Sud. Les trois plans mis au point par Salan : « coup de poing », « paso doble », « Apocalypse » n'ont pas pu être mis à exécution. Bref, sur tous les plans, échec. Est-ce la fin de l'O.A.S. ?

Pour répondre à cette question, nous avons poussé notre enquête dans plusieurs directions. Officiels ou non, les renseignements se recoupent

parfaitement, tant sur l'Algérie que sur la métropole. Pour une raison très simple : il n'y a, sur tout le territoire algérien, qu'un million d'Européens, c'est-à-dire 283 000 chefs de famille, dont 153 000 seulement vivent dans les trois grandes villes : Alger, Oran, Constantine. Les 125 000 autres sont noyés dans le bled, souvent dans des localités qui comptent jusqu'à 98 % de musulmans.

Voilà pourquoi l'O.A.S. ne peut disposer et ne disposera jamais d'effectifs suffisants pour imposer une solution sud-africaine (ségrégation basée sur la suprématie blanche) ou une solution israélienne (partition).

Ses effectifs sont connus : — 800 tireurs groupés dans 200 commandos Z. Ce sont les durs, les hommes de main ;

— une centaine d'officiers déserteurs ; — 5 000 réguliers dispersés à Alger et Oran ; — 20 à 25 000 partisans (anciens membres des unités territoriales) groupés dans 2 000 commandos Delta.

Tous ces hommes sont armés ou peuvent l'être très rapidement (l'O.A.S. dispose d'environ 30 000 armes), mais, face aux forces de l'ordre et aux masses musulmanes, ils ne sont pas assez nombreux pour obtenir une solution définitive à leur avantage.

Les Européens d'Algérie semblent le sentir. Une évolution subtile se manifeste déjà dans les grandes villes. Puis, un à un, beaucoup de pieds noirs, commencent à se demander pourquoi ils devraient lutter et mourir pour une cause sans espoir ; et si on les presse un peu, il n'en est

pas un qui n'ait vu : il y a déjà eu trop de sang versé. Pour le moment, ils ne veulent pas savoir — mais ils commencent à voir que l'O.A.S. n'est plus invincible : l'opération de Bab el Oued, par exemple, les a laissés dans un état de stupeur.

Déjà, les causes de démantèlement s'étendent sur les quais du port, depuis que l'armée assure la sécurité des départs, malgré l'interdiction de l'O.A.S. (Gallec), pour sauver la face : « Ceux qui partent ne reviendront pas. »

L'O.A.S. est obligée de s'enfoncer dans la clandestinité. Sa seule riposte, en attendant de reprendre souffle ; faire disparaître les fichiers des activités avec l'intention de les exporter en métropole. Car l'O.A.S., accusée, ne vise plus l'Algérie mais la métropole.

2 En métropole. Non. Ce n'est pas la fin.

Argoud s'est opposé violemment à Salan. Il a gagné. Il est aujourd'hui pratiquement le maître.

La preuve est faite que l'O.A.S. ne pouvait combattre à visage découvert. Et, en effet, la police dit : « Les 40 ou 50 000 Français appartenant à des ligues d'extrême-droite, sans s'en douter, se sont découverts en apportant une aide trop visible à l'O.A.S. : ils ont oublié que, dans une société secrète comptant dix membres, le dixième est toujours un indicateur de police. »

Pour réduire l'effet des arrestations nombreuses de ces derniers temps, Argoud a ordonné d'accélérer le cloisonnement de l'O.A.S. en petits groupes semblables aux groupes Delta en Algérie. Son plan est simple. Lorsque la lutte sera devenue impossible en Algérie, il ramènera en métropole les com-

mandos Z. Ceux-ci se livreront à une triple activité.

— Attentats contre des personnalités politiques ;

— Sabotages industriels (exemple : plastage de sous-stations électriques de la S.N.C.F. entre Paris et Lyon) ;

— Attentats spectaculaires et atroces pour semer la terreur. Ce ne sera pas une « opération désespoir », un bandit d'honneur, mais une action délibérée, car Salan et Argoud croient toujours pouvoir imposer à la France un pouvoir de leur choix.

Ils fondaient leurs espoirs sur le désespoir des pieds noirs. Il leur reste une partie de la situation politique française dont voici, selon eux, les principaux éléments : — Les 2 600 « activistes » arrêtés par le gouvernement depuis le 1^{er} janvier 1962 appartiennent tous au même milieu

social : classes libérales, petits commerçants, petits et moyens agriculteurs. Ce sont les hommes de ce milieu (1/9 de la population, 4 à 5 millions de Français, en très gros les électeurs de Poujade, qui servent de base à une éventuelle action politique ;

— Avant de Gaulle, il existait un contestable milieu de vie politique. Que de Gaulle, solitaire mais non pas immortel, disparaisse, ce vide se retrouvera. L'O.A.S. pense s'y enfoncer ;

— Jamais le centre ne penchera vers la gauche. En période de crise, comme le fleuve coule vers la mer, il aura toujours tendance à s'élancer à droite. D'autant plus que dans les « ouï » du référendum il y a ceux des communistes qui éfarouchent.

En conclusion : L'O.A.S. échoue en Algérie

parce qu'elle n'a pas une base suffisante. Cette base, Argoud est persuadé qu'il pourra la trouver en France.

Voilà pourquoi en métropole, d'après les sources officielles, l'O.A.S. peut encore être un danger sérieux.

Ce n'est pas un problème policier qu'elle pose, mais un problème politique. Même dans l'entourage immédiat de Gaulle, on se souvient de l'histoire de France ; et l'histoire de France raconte que, chaque fois que la France a effectué une mutation importante, il y a eu une contre-révolution ; il y a eu, au cours de notre histoire, la Ligue, la Fronde, les Chouans, les ultras sous la Restauration, le Boulangisme, la Gogolite. Chaque fois, la contre-révolution a échoué. Mais, trop souvent, trop de sang et de larmes ont coulé.

C'était la semaine dernière. Rue Rivoli, un coup de feu éclate à quelques mètres de notre reporter. Un homme est tué. Bientôt un mot circule : « C'est une barbe ». Aussitôt tout le monde s'en va.

AU MILIEU DE SES HARKIS LE BACHAGA M'A DIT : "QUE VONT-ILS DEVENIR ?"

Des pintades bien grasses traversent et retrouvent la rue en courant. D'un côté la maison du bachaga, de l'autre une grande cour de ferme entourée de gourbis et construits en briques de boue. Au-dessus de la porte de la demeure principale, une plaque est encadrée dans le mur : « Moulin construit en 1911 par J. Koffmann, ingénieur A.M., à Oued Fodda. » La maison serait à sa place n'importe où en Bretagne ou en Vendée. Seules les fenêtres presque entièrement obscurcies par du ciment et où ne subsistent plus que d'étroites meurtrières donnent à l'ensemble une allure mouvementée. De l'autre côté de la route, les harkis, turbans blancs ou orange vif, sont accroupis sous les auvents de paille, furtivement enveloppés dans leur djellaba, le fusil de chasse entre les jambes. Quelques soldats du contingent font un pétañque. De

maigres barbelés courent ici et là. Ils ne protègent rien vraiment. On a l'impression qu'ils sont là par acquit de conscience parce que, ici, il y a des hommes en armes et qu'ils doivent forcément y avoir des barbelés. Malgré le soleil, il souffle un petit vent froid qui me fait enlever la lourde cape rouge du bachaga. Je me suis rarement posé la question à dix heures du matin. Mais comme il fait froid, une anisette ou un whisky ne sera peut-être pas de trop. Le bachaga fait lui-même le service et les parts qu'il nous verse sont à la mesure de son hospitalité. La moitié de la bouteille vient de passer dans nos verres. Derrière lui, sur un bureau de métal, le « Journal officiel » s'étasse en pile désordonnée. Les bandes sont intactes.

emportant son poste avec des sacs de collégien pris en faute. Le bachaga pose une devinette arabe : « La nuit, il fait du bruit. Le jour, il fait du bruit. Il ne dort jamais. Qu'est-ce que c'est ? » Il nous donne la réponse en riant : « C'est le chéïf (la rivière). » Puis, sans transition, il reparle de politique : — On donne des garanties aux Européens d'Algérie, c'est bien. Mais nous autres, musulmans, qui sommes restés fidèles à la France durant tout le régime, quelle garantie avons-nous ? Il nous montre ses harkis d'un grand geste. — Que vont devenir ces gens-là, monsieur ? Voulez-vous me le dire ? Ils ont combattu le F.L.N. durant plus de sept ans. Le G.P.R.A. ne va certainement pas les décorer... Puis, il ajoute : — Mais la France a d'autres soucis pour le moment. Comme disait Louis XVI : « Lorsque la maison brûle, on ne s'occupe pas des écuries. » Je lui demande alors comment il voit l'avenir pour lui et pour les siens.

— Je le vois sombre, très sombre. Moi, je peux toujours aller en France ; les paysans des douars, ceux qui m'ont suivi, qui m'ont fait confiance, ceux qui n'ont jamais douté de la France, que vont-ils faire ? — Avez-vous l'intention d'aller en France ? — Pourquoi ça faire ? Mon pays est ici. — Même si ce n'est plus la France ?

UN REGARD DU BACHAGA ET LE TRANSISTOR S'ARRÊTE

Le bachaga parle. Il est volubile, spirituel. Ses constatations font un peu figure de jugement définitif et il les ponctue de grands gestes ronds au bout desquels il ramène ses mains l'une vers l'autre. Fin de la phrase, fin du geste. — On a écrit que le colonel Gardes et ses officiers m'avaient menacé. C'est absurde. Ils se sont conduits avec une parfaite correction. On dit encore que je me suis précipité chez le préfet. C'est faux. — Si je vous disais que je réprovoie l'O.A.S. je serais un menteur. Si je vous disais que je l'approuve, je serais également un menteur. Pour moi, une seule chose a sa signification : l'Algérie française. Mais pas au prix du sang. Je

— Pour moi ce sera toujours la France. Tout en parlant, nous sommes descendus vers les gourbis. Des hommes se bécotaient vers le bachaga, se bécotaient pour lui baiser la main et l'épauler, lui marquer un respect et une dévotion immenses. Je ne peux m'empêcher de penser que si le bachaga entraînait en dissidence, cela était nécessaire. Eux et combien d'autres ? Entre les Beni Bouadouanes, les harkis et ceux qui — attirés par son énorme prestige — ne manqueraient pas de se joindre à lui, le bachaga pourrait certainement compter sur plus de 15 000 hommes. Pour que le début de sa dissidence soit marqué de quelques succès, L'un d'eux est rebattu et le cheval regagne son écurie sans plus de tapage.

LE CHEVAL ARABE NE CONNAIT QUE LE PAS ET LE GALOP

Il semble presque honteux d'avoir mérité ces gilles. Pendant ce temps, un jeune harki enfourche un autre cheval à cru et durant près de dix minutes il nous donne sur cet espace restreint une éblouissante démonstration de haute école.

Le bachaga le regarde d'un air rêveur. — Le cheval arabe ne connaît que deux allures : le pas et le galop. — En va-t-il de même pour le maître ? — Il sourit mais ne répond pas. Tous les musulmans révent



Après le whisky de 10 h du matin, le bachaga demande du feu à notre reporter.

devant un cheval. Ici, ce n'est pas le vice-président de l'Assemblée nationale qui se trouve devant moi, c'est le descendant de cette tribu guerrière d'origine maraboutique. Ces Taoulaï des Souahis, ces hommes qui, selon le proverbe, naissent et meurent sans avoir connu la peur ou la mauvaise pitié.

Les chevaux rentrés, nous continuons à déboulonner der-

DEUX JEUNES GENS VOULAIENT FABRIQUER UNE BOMBE

Cela signifie donc que l'O.A.S. ou bien ce qu'il en reste, est encore dans la région. Il continue : — Je n'approuve pas plus que je ne désapprouve le départ de mon fils. Il est parti de son plein gré. Il avait un choix à faire et il l'a fait. Je lui demande de me parler de Gardes. Il réfléchit un moment en appuyant son pied sur le grillage qui nous sépare du bled. La bête ne recule et vient donner un petit coup de tête sur la chausseur du bachaga.

À mon avis, le colonel Gardes a fait une brillante démonstration de tactique militaire. Il a investi cinq postes et non pas trois comme on l'a dit, ceci avec une centaine d'hommes et quatre postes. Mais il n'a pas tiré un seul coup de fusil. Moi je trouve cela extraordinaire. Seulement, l'opération a un peu cafouillé. Gardes n'avait pas bien ménagé ses arrières. Mais il n'en demeure pas moins que son opération était remarquablement conduite.

Nous retournons vers la maison où deux nouveaux visiteurs viennent d'arriver. Parmi eux, un prêtre, l'abbé Tourneur, un Savoyard de vieille souche qui a choisi d'être le curé du bled. C'est un ami intime du bachaga. L'abbé Tourneur raconte que, lorsqu'il était curé d'un village, il avait eu une expérience de chimie et il lui avait dit : « Tu ne pourras pas fabriquer une bombe. L'un d'eux commet probablement une erreur et la bombe explosa prématurément, faisant des dégâts dans un rayon de cinquante mètres. Il s'agissait donc bien d'une expérience de chimie. » La conversation roule ensuite sur l'O.A.S. Personne n'émet de constatation vraiment neuve. Je prends congé.

Me accompagnant à la porte de son domaine, une dernière fois le bachaga me montre ses harkis étendus au soleil. Que vont-ils devenir. Posez la question. Possz-la.

Et il m'a semblé que les mots « recommandation » comme un avertissement.

rière les gourbis. Dans une cage, le bachaga nous montre sa carte de visite et pendant quelques minutes, il nous fait un petit cours sur les différentes races de moutons. L'homme est introuvable sur tous les sujets. Je lui demande des nouvelles de son fils : — Il n'a très bien. Je l'ai vu hier soir.

aller à Rome et il cherchait une entrée. Alors, le bachaga lui a remis sa carte de visite avec un mot de recommandation pour Mgr Bayer qu'il avait connu lors de la catastrophe d'Orléansville. Grâce à cette recommandation, les portes du Vatican se sont ouvertes toutes grandes devant M. Petit. L'abbé Tourneur ne se tient plus de joie. Pour lui, cette histoire est l'une des plus savoureuses qu'il connaisse.

Le bachaga remplit à nouveau les verres et la seconde moitié de la bouteille y passe. Quelqu'un évoque une explosion qui a eu lieu à Orléansville la veille.

« Ah oui ! dit le bachaga ; deux jeunes gens qui faisaient des expériences de chimie et qui ont sauté ? »

« Non, ce n'est pas ça. Ils étaient deux, ils venaient d'arriver, Teyssere et moi, lorsque l'explosion se produisit. Deux jeunes gens se trouvaient chez eux en train de fabriquer une bombe. L'un d'eux commet probablement une erreur et la bombe explosa prématurément, faisant des dégâts dans un rayon de cinquante mètres. Il s'agissait donc bien d'une expérience de chimie. »

La conversation roule ensuite sur l'O.A.S. Personne n'émet de constatation vraiment neuve. Je prends congé. Me accompagnant à la porte de son domaine, une dernière fois le bachaga me montre ses harkis étendus au soleil. Que vont-ils devenir. Posez la question. Possz-la.

Et il m'a semblé que les mots « recommandation » comme un avertissement.

PARIS
MATCH
N° 700 / 8 SEPT. 1962 / 1 NF

**ALGERIE: AVEC
LES FRANÇAIS
QUI ONT PEUR**



SORAYA

Elle vient
de trouver un mari
et ce dont
elle a toujours rêvé :
un enfant
(voir pages intérieures)

MARINA VLADY

Le bonheur
est venu.

C'est un pilote *Jean Claude Brouillet*
casse-cou . . .

Photos exclusives



ALGÉRIE 1 NF / MAROC 1 DH / CANADA 25 C / BELGIQUE 12 FR / ITALIE
100 LIRE / SUISSE 1,20 FS / ESP. 16 PTA / GR.-BRETAGNE 2 / ALL. 1,30 DM



IL DIRIGE L'ÉCOLE DEPUIS 13 ANS. ON L'APPELAIT LE MONSIEUR VINCENT DE L'OUARSENIS. LES MUSULMANS L'AVAIENT SUPPLIÉ DE RESTER ET POURTANT UN MATIN IL A DISPARU. M^{me} WOLF L'ATTEND, L'ANGOISSE AU CŒUR...

SON MARI A ÉTÉ ENLEVÉ

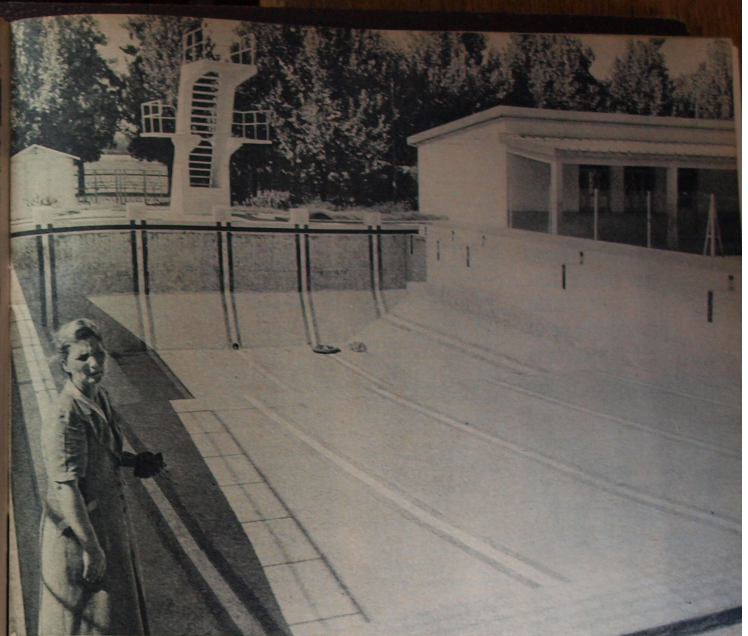
ALGERIE: AVEC LES FRANÇAIS QUI ONT PEUR

La folle inquiétude de cette femme rend tragiquement sensible l'anxiété des Français restés en Algérie : « Il faut que les exactions cessent », vient de déclarer M. Joxe. Sachant que l'Algérie aurait à traverser une crise de jeunesse, M. Wolf avait choisi d'avoir confiance. Il a été enlevé pour avoir voulu rester fidèle à la devise inscrite au-dessus de son bureau : « Tu es un homme au service des autres. »

DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX CLAUDE BUCAMP / FRANÇOIS GRIGNON / GEORGES MELET



Hier la piscine, achevée cette année, était sa fierté ; son école était un exemple unique en Algérie. On y mangeait pour 0,25 NF par jour.



Mme Wolf devant le présent : la piscine est vide, plus d'élèves, et pour son mari une noire incertitude.



En 1947 à Tunis était née Claudine, puis trois ans plus tard à Oued Fodda, Brigitte.



Chaque année, il se déguisait en père Noël et distribuait des jouets aux petits musulmans.



Tous venaient se faire soigner chez lui : « Ici, c'est la maison du bon Dieu », disait-on.



La classe des grands : c'est lui qui autrefois leur avait appris à lire.



Souvenir de la dernière classe. Au tableau : « Vive les vacances ». Mais qui fera la rentrée ?

2 200 ÉLÈVES, 700 REPAS PAR JOUR ET CETTE PISCINE... C'ÉTAIT POUR CELA QU'ILS RESTAIENT

Ils s'étaient mariés en 1938. En 1949, ils étaient nommés à Oued Fodda : 100 élèves. Cette année, il y en avait 2 200, les cantines distribuaient 700 repas par jour. Quand l'A.L.N. s'installa dans la ville, les chefs dirent à M. Wolf : « Tu dois rester. »

ENQUÊTE VIRGINIE MERLIN

Oued Fodda (Orléansville) : accrochée dans l'Ouarsenis, une petite ville où vivaient deux mille Français. Des rues ombragées de faux pommiers, une église moderne, de petites villas banlieusardes entourées de jardins, une école immense.

Aujourd'hui tout est mort. Les villas pillées sont occupées par des musulmans. Les Français affolés ont fui dans tous les sens. Ils sont quarante à être restés : trente-neuf hommes et une femme. Quarante qui ne quittent pas leur maison plus d'une heure, de peur de la retrouver pillée ou occupée.

La seule femme, c'est Mme Wolf. La quarantaine, étonnante dans sa robe-tablier bleue, des yeux bleus très clairs dans lesquels se lisent toute la bonté et la résignation du monde, des pommettes saillantes qui lui donnent un faux air de Michèle Morgan. Elle doit rester. Elle attend son mari, Henri Wolf, quarante-sept ans, directeur d'école, enlevé le 5 août au matin par l'ALN.

Car dans l'Algérie nouvelle, indépendante, engagée par traité à faire taire les armes, on continue à enlever des Français, ceux qui restent, ceux qui, justement, faisaient confiance.

En deux mois, 2 000 Français peut-être (impossible d'être plus précis) ont disparu. Certains sont dans des camps de prisonniers : à Gouraya (7 ou 8 Européens), aux Altars (4 Européens), à Marceau, à Sainte-Monique et à Karicha pour ne citer que ceux de l'Orléansvillois. D'autres ont été tués : tels la femme et

l'enfant du gendarme Robert. Enlevés le 5 août, ils ont été rendus le 11, la gorge tranchée.

La sécurité des personnes n'est absolument pas garantie dans toute la wilaya IV (en gros, l'ancien département de l'Algérie) : celle des biens ne l'est nulle part — sauf peut-être pour le moment en Kabylie. Devant ce tableau catastrophique, les Français se demandent : jusqu'à quand ? et préfèrent partir. L'activité économique — qui était entre leurs mains — se fige. D'ici deux mois, l'Algérie sommeillera dans l'engourdissement économique le plus complet. Aujourd'hui, la seule activité, c'est la fabrication de cadres de déménagement.

• TOI, TU PEUX ET TU DOIS RESTER •

Rien, absolument rien ne désignait M. Wolf à la vindicte de l'ALN. Au contraire. La meilleure preuve, c'est qu'en 1962, quand l'ALN s'installe à Oued Fodda, ses chefs viennent le trouver. Leur démarche a un sens bien précis. Cet homme leur est indispensable. On le lui dit sans détour : « Tu peux et tu dois rester. » Wolf aime les musulmans. Il est sûr de son affaire. Son école tournera. Il fait des projets. La piscine — une merveille du genre qui a fait la joie de tous le dernier été — est finie. Il va agrandir l'internat, organiser des antennes scolaires plus avant dans le bled. Il se frotte les mains. Il y a tant à faire et c'est sa joie.

L'enseignement, Wolf avait « ça » dans le sang. Cet hom-

me qui a conservé le troussard solide de ses ancêtres algériens, venu en Algérie en 1870, c'était le Monsieur blanc cent de l'Ouarsenis. Directeur d'école un peu bourru, mais dévoué jusqu'à l'obstination pour « ses gosses », il n'aurait ni honneurs, ni distinctions grandir son œuvre ; une école de 2 200 élèves employant 50 maîtres et instituteurs.

A Tenès, où il est né en 1914 de parents ouvriers, il fait ses classes primaires. Ensuite, il entre à l'École Normale supérieure de la Bouzaréah (près d'Alger). Le 1^{er} octobre 1936, il est nommé à son premier poste : instituteur à Rabelais (Orléansville). Il est heureux ; ses parents ne sont pas loin, il peut les voir les dimanches. C'est là qu'un jour, en vacances, il rencontre Louise Langendorf. Les deux familles se connaissent un peu. Les Langendorf aussi ont fui l'Alsace, en 1910, pour rester en terre française. Louise est très belle. Elle se destine à l'enseignement. Les jeunes gens ont les mêmes goûts, les mêmes ambitions. Ils se marient en 1938, mais un an et demi après, la guerre éclate.

Henri Wolf rejoint son régiment qui va prendre position dans l'Est. Le 20 juin 1940, il est fait prisonnier : Stalag III à Berlin. Cinq ans plus tard, en juin 1945, amaigri, épuisé, mais heureux de vivre, il retourne enfin et, tout de suite, ne songe qu'à reprendre son métier.

Les Wolf sont nommés, en octobre 1945, en Kabylie, à Beni Khalifa. C'est à Tenès — tou-

jours — que naît Claudine en 1947. Après Beni Khalifa, les Wolf sont envoyés comme directeurs à l'école d'Oued Fodda en 1949. C'est là que naîtra, en 1950, leur seconde fille : Brigitte.

Oued Fodda : 4 classes de garçons, 3 classes de filles. Ils retendent eux-mêmes les murs fendus. La rentrée scolaire peut se faire normalement.

1955. Le groupe scolaire fonctionne à plein : 429 élèves, 9 classes. Wolf s'est aperçu que beaucoup de jeunes musulmans viennent de très loin dans la montagne. Ils ne peuvent pas rentrer déjeuner.

QUI TOUCHERAIT A M. WOLF ?

Louise et Henri créent une cantine scolaire, distribuant 220 repas (à 25 francs). 1958 : 1 060 élèves, 27 professeurs, 500 repas par jour, 1961 : 2 200 élèves au total, entre Oued Fodda même, et les « antennes » scolaires que Wolf a créées dans la montagne ; 700 repas sont distribués, il y a 50 maîtres.

L'école des Wolf est un exemple unique dans toute l'Algérie. Leur joie, c'est le visage des gosses, ces petits musulmans confiants qui rient aux éclats quand Henri ou Louise les interpellent avec cet accent inimitable qui sent la rocaïlle et la mirabelle à la fois : « Oh ! Fils ! Viens ici. »

A son équipe d'instituteurs, Wolf interdit la politique, la violence, la haine. Il va, un peu bedonnant, les mains derrière le dos, répétant, tranquille : « Mon école, c'est un havre de paix. » Il a raison. La guerre n'y a jamais pénétré. Les activistes grondent devant son libéralisme, mais c'est tout. Wolf, c'est Wolf. Ce dimanche 5 août, il est dans son bureau. Il range quelques papiers. Il fait très beau ce matin-là. Vers 8 h 15, il sort de l'école et ferme la porte à clef. Il est ravi. Il s'est donné congé pour la journée. Il va prendre sa voiture : son seul luxe, une PL 17 toute neuve, couleur pommousse. Il va à Tenès (à 70 km de là) rejoindre, chez sa mère, sa femme et ses deux filles. A 8 h 30 exactement, le curé d'Oued Fodda qui sort de l'église, aperçoit sa voiture qui prend le virage de la route de Tenès. A 9 h, il n'arrivera jamais chez lui. Sans doute — c'est ainsi ordinaire que la chose se pratique — est-il arrêté par un barrage de l'ALN. Contrôle des papiers, fouille de la voiture, sourires du chef de poste qui demande, montrant deux militaires du doigt :

— Tu peux les prendre avec toi ? Ils vont un peu plus loin... Wolf a dit oui. Comment dire non, d'ailleurs, dans un cas semblable. Les militaires sont montés derrière. Ils lui ont fait prendre sous la menace de leurs armes un petit chemin de traverse. Là, ils ont pris le vol et emmené Wolf avec eux.

A 9 h 30, à Tenès, Mme Wolf s'inquiète. La veille, elle a voulu téléphoner à son mari pour lui dire de ne pas venir. Deux jours avant, en effet, un jeune couple, les Heideberger, parents d'un instituteur de Wolf, avaient été enlevés sur cette même route, au col des Girafes, exactement. Mais un ami musulman avait dissuadé Louise Wolf de téléphoner :

— Voyons, Mme Wolf ? Qui est qui toucherait à M. Wolf ? Vers 11 heures, dit-elle, j'étais folle de peur. Elle téléphone chez elle. On ne répond pas. Elle essaie un ami. Il n'a pas vu Wolf ce matin. Elle téléphone au curé. — Mais M. Wolf est parti ce matin. Je l'ai vu à 8 h 30 en sortant de l'église. Ne vous inquiétez pas. Qui oserait lui faire du mal ? Un ami rencontre Mme Wolf dans ses allées et venues entre la poste et la maison de sa belle-mère. Il lui affirme avoir vu M. Wolf au col des Girafes. Mme Wolf rappelle le curé d'Oued Fodda qui se charge des démarches.

UN MUSULMAN • ON A HONTE •

Le lendemain, Claudine et Brigitte, les deux filles d'Henri Wolf, emplies d'épouvante, viennent passer la PL 17 jaune dans une rue à Tenès. Au volant, un homme en tenue camouflée de la wilaya IV. Les musulmans d'Oued Fodda, eux-mêmes, sont attirés. L'un d'eux m'a dit : — Ces gens de la wilaya IV ne font pas ça au nom du peuple, mais au nom de leur foi. M. 49.

Un autre parlant de M. Wolf m'a confié :

— Il a perdu sa peau à cause de nous les musulmans. Il aurait pu prendre sa retraite. Mais il s'en fichait. Il aimait travailler pour l'humanité. On a tous honte.

A Oued Fodda, ils ont été 180 à quitter le village depuis l'enlèvement de M. Wolf. Quarante sont encore là, mais pour combien de temps ? Que fait l'armée pour protéger les Français ? L'armée se borne à défendre ses cantonnements et à recueillir les familles qui se présentent. Ensuite, elle les rapatrie avec ce qu'elle a pu leur sauver. D'autre part, ses effectifs fondent ; il ne reste pas 200 000 hommes aujourd'hui. Sa protection est finalement illusoire, car elle ne peut jamais intervenir en armes. De plus, elle se replie sur les grands centres laissant le champ libre dans les campagnes. Après son départ, les villages se voient presque automatiquement. On peut dire que l'armée n'interviendrait efficacement qu'en cas de « Saint-Barthélemy », pour protéger les Français et les aider à partir.

Mme Wolf pour le moment, elle ne songe pas à partir. Elle attend le retour d'un être cher, comme des centaines de gens un peu partout en Algérie. Oui, ils attendent les traits tirés, les mains crispées, les yeux rouges. Ils errent dans les maisons vides au milieu de villages déserts. Ils attendent. Il n'y a rien d'autre à faire quand les loups de la montagne, affamés, sont dans la bergerie.

DEUX AUTO-STOPPEURS LUI FIRENT SIGNE : C'ÉTAIENT DES HOMMES DE LA WILLAYA IV



A Courbet (70 km à l'est d'Alger), devant les derniers Européens des militaires de la wilaya III défilent. A dr. volets clos, derrière les barbelés, une villa abandonnée.



Près de Félix-Faure, sur la route de Kabylie, un vignoble délaissé et envahi par les charçonniers. • Barakat • — c'est assez — disent les musulmans, sinon l'Algérie deviendra un désert.